

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul	£1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul	£1 0 0
Aux deux publications réunies	£2 10 0

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion	2s. 6d.
Dix lignes et au-dessous, première insertion	3s. 6d.
Au-dessus par lignes	4s. 6d.

Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)

JOURNAL DES DAMES.

Le Couvent des Carmes,

PENDANT LA REVOLUTION.

Le travail historique que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs ne peut manquer de les intéresser. C'est le résultat de nombreuses et consciencieuses recherches :

LE COUVENT.

On peut voir, en ce moment, rue de Vaugirard, une grande cour au fond de laquelle s'élève un bâtiment que l'on blanchit, que l'on regratte, que l'on met à neuf. Ce bâtiment que domine le clocher d'une église, et dont les dépendances occupent tout le pâté de maisons entre la rue Cassette et la rue d'Assas, regardez-le avec attention ; c'est une des habitations les plus curieuses de Paris, c'est là qu'une page de notre histoire a été écrite en traits sanglants. Qui que vous soyez, vous resterez pensif en face de cette maison, quand on vous aura dit son nom ; c'est le couvent des Carmes, où près de deux cents prêtres furent massacrés les 2 et 3 septembre 1792.

Ce logis a été tour à tour couvent des Carmes avant 1689, prison pendant la révolution, bal public après le 9 thermidor, couvent de religieuses carmélites pendant la restauration ; maintenant il va devenir une maison religieuse destinée aux études de la prédication.

On a été heureusement inspiré en choisissant ce lieu funèbre. Le souvenir des anciens Carmes dira quelle doit être la vie du prêtre ; les traces encore sanglantes de la révolution raconteront les souffrances de l'ancien clergé français que le luxe et la paix profonde avaient attiré, et que le martyre purifia. Une révolution n'est jamais inutile dans les desseins de Dieu. Ces persécutions terribles ont retrempe l'Église, elle a montré de nouvelles et éclatantes vertus qui lui ont ramené les peuples ; elle n'a voulu d'autre gloire que de gagner des âmes à l'Évangile ; il n'est point aujourd'hui dans le monde entier de clergé plus pur, plus instruit, plus respectable et plus respecté que le clergé de France.

LA RÉVOLUTION.

Les religieux vivaient en paix, livrés aux travaux et à la méditation ; de temps en temps quelques bruits du dehors leur arrivaient par bouffées ; on disait que des hommes hardis osaient porter la main sur la royauté, sur la religion ; les noms des philosophes, des encyclopédistes apparaissaient à travers les grilles du cloître, entourés d'une infernale auréole ; mais personne dans le monde, dans les monastères, n'osait prévoir un bouleversement.

Tout d'un coup un grand murmure s'éleva dans Paris, grossit et pénétra, malgré les murailles, jusque dans les retraites les plus cachées. C'est le roi que l'on ramène avec les têtes de ses gardes-du-corps au bout des piques ; un autre jour des huissiers et des gens de loi se présentent à la porte du couvent ; les vœux sont abolis, un serment de fidélité à la nation va rallier au monde ces hommes qui l'avaient quitté ; il n'y aura plus de solitaires, il n'y aura que des citoyens. Peu de jours se passent encore, et cette fois on ne vient plus leur conférer un vain titre, on leur signifie qu'il faut sortir, on les pousse dehors, on ferme la porte de cette maison déserte, et sur le fronton l'on écrit : *Propriété de la Nation*. La France n'était plus un royaume, la maison des Carmes n'était plus un couvent, on allait décréter la république, du couvent on allait faire une prison.

Les prisons ordinaires ne pouvaient plus suffire, en effet, dans ce temps où, comme les bourreaux des proscriptions de Sylla, les comités donnaient une prime aux dénonciations des maîtres par les serviteurs, où des mandats d'arrêt étaient ainsi motivés : *suspects d'être suspects d'incivisme*. Les prisonniers avaient à craindre la mort, les autres citoyens avaient à redouter la prison et la mort.

Après avoir rempli l'abbaye, la Force et la Conciergerie, toutes les prisons de la capitale, le nombre des prisonniers croissant chaque jour, et comme il semblait, si le calcul de Mairé était juste, qu'il faudrait incarcérer plus de quatre millions de Français, on prit, pour suppléer aux prisons, les couvents, les hôtels, tous les bâtiments considérables. Là sont entassés presque sans choix, sur le plus léger prétexte, sur l'ordre d'un simple membre d'un comité, des nobles et des prêtres, des magistrats et des savants, des riches, des femmes et des enfants, même des républicains sincères et dévoués. Ce n'était pas l'opinion seule qui faisait incarcérer ; plus d'un pouvait dire, comme ce proscrit de Rome, en voyant son nom sur la liste fatale : c'est ma maison de Tusculum qui me donne la mort !

Le comité de sûreté générale et les autres comités révolutionnaires prenaient soin de ne pas laisser les prisons vides un seul instant, elles étaient toujours au complet, et souvent les concierges furent obligés de refuser les prisonniers qu'on leur amenait,

Chaque jour d'énormes charottes, que les détenus avaient si bien nommées *grandes bières roulantes*, partaient chargées de suspects, accusés, jugés, condamnés, exécutés presque au même instant ; le lendemain d'autres bandes de suspects venaient prendre leur place dans les prisons ; comme dans les rangs des régiments, le jour d'une bataille, la mort faisait de larges trouées. Les rangs se resserraient aussitôt, ceux de la dernière file passaient à la première, et l'on ne voyait plus les cadavres en face des nouveaux braves qui se présentaient pour mourir.

Un héroïsme dont la grandeur nous épouvante, nous qui vivons dans un temps de petites actions et de petites passions, animait toutes les âmes. Le mouvement immense imprimé à l'État avait enivré toutes les têtes ; ainsi que dans un vaisseau lancé par une mer en fureur chacun luttait de volonté, de stoïcisme et d'énergie. La France attaquée par l'Europe épouvantée ; l'appel aux armes fait à la nation entière ; la lutte désespérée de la royauté expirante contre la République forte de toute l'aveugle audace de la jeunesse ; les discours emportés de l'assemblée ou la pensée était tellement profonde et animée, que le langage prenait un caractère et un élan qui n'est plus ; cette loi furieuse avec laquelle les chefs de la République osaient tout, et marchaient en avant comme s'ils ne voyaient pas les obstacles, ou plutôt comme s'il était impossible que rien leur résistât ; ce branlebas d'un grand combat n'avait laissé aucun homme froid, petit, indifférent ; on ne songeait plus à son propre intérêt : quelque chose de général et de commun à tous emportait la nation ; quand la tempête souleva l'Océan, ce n'est plus chaque vague qui court, s'élève, s'abaisse l'une après l'autre, c'est la masse énorme de la mer entière qui mugit et se brise tout à la fois sur le rivage.

INTÉRIEUR DE LA PRISON.

La prison des Carmes était une des plus considérables de Paris ; dans les autres maisons de réclusion, les premiers moments de frayeur passés, on s'était fait à sa nouvelle position ; les nouveaux arrivés trouvaient presque toujours des amis, des parents, des connaissances qu'ils avaient perdus de vue. Aux réunions du soir, les uns formaient des cercles où la causerie s'animait, vive et spirituelle comme dans un salon ; les autres, autour d'une grande table, lisant les journaux et des romans, seuls livres qu'il fût permis d'avoir ; les femmes travaillaient à quelque ouvrage de broderie, de la charpie surtout ; les hommes de leur société conversaient avec elles. Parfois, un concert s'organisait, un musicien qui venait de composer une romance la chantait devant cet auditoire difficile et délicat ; en recevant les éloges et les applaudissements des gentilshommes et des grandes dames, on pouvait encore se croire aux beaux jours de Trion ; ou bien c'était un poète qui lisait les vers faits dans la matinée ; Rouher, une poétique et fraîche description des camps, que chacun revoyait au loin par la pensée ; Vigée, des vers tout empreints d'une galanterie parfumée ; André Chénier, des strophes d'une élégie sculptée dans une forme nette et pure, comme un beau vase antique ; et pour terminer la soirée, un acteur du Théâtre-Français déclamaient des scènes choisies d'un chef-d'œuvre des grands tragiques.

En attendant ces nobles accens, face à face de ces natures héroïques, on se sentait plus fort, le cœur s'élevait, et l'on était prêt à tout sacrifier pour ces grands noms de patrie et de liberté qui venaient d'être invoqués. Le souper était devenu un ambigue, on avait une gaité franche, on plaisantait, on riait, on faisait aux femmes des compliments spirituels et fins, partout et toujours on leur montrait les regards les plus gracieux, les formes de la politesse la plus exquise ; le 18^e siècle, dans ce qu'il a de plus galant, de plus coquet, revivait au milieu de cette aristocratie qui se montra au moment de la mort digne des grands exemples de ses pères. Les sans-culottes, prisonniers comme les duchesses et les marquis, les regardaient avec étonnement, quand à dix heures, au moment de se retirer, un vieillard, avec l'insistance et la parfaite courtoisie de Versailles, s'approchait d'une jeune femme souriante, la reconduisait en lui disant quelques douces paroles jusqu'à la porte du salon, et s'éloignait en lui faisant un profond salut et déposant sur le bout de ses doigts un baiser respectueux.

Dans plusieurs prisons, on cherchait à y varier les plaisirs ; les femmes donnaient des bouts rimés à remplir aux hommes d'esprit ; on jouait des jeux bruyants et pleins de folie. Qui n'a entendu parler du *Colin-Maillard* de l'abbaye, et la joyeuse et insensée parade de la guillotine que les prisonniers firent entre eux pour apprendre à mourir avec grâce. Plus d'une fois la voix du geôlier vint jeter le nom d'un détenu au milieu des rires oublieux. Celui que l'on appelait ainsi embrassait ses compagnons, il sortait, et au lieu d'un vain simulacre, il allait livrer sa tête au bourreau.

Aux Carmes, rien de cette joie, de cet insouciance, de cet étourdissement général et forcé qui serre le cœur. Les salles basses, tellement

humides que les détenus torchaient le matin leurs vêtements ; les corridors infectés d'affreuses odeurs, peu aérés, parce que l'on avait bouché les fenêtres aux trois quarts ; la réclusion absolue, car, lorsque la terreur fut à son comble, on ne permit plus que très-rarement la promenade dans le jardin, avait influé sur la tenue, la manière de vivre et le moral des prisonniers.

Tout portait l'âme à la tristesse ; la prison, d'un aspect terrible, était bien l'antichambre de la mort ; la terreur y précédait l'agonie.

Pendant les heures où les prisonniers étaient renfermés, les chambres présentaient un aspect digne de temps antiques. Ces hommes, que la mort décevait chaque jour, semblaient ne pas penser à la mort ; les uns étudiaient gravement comme s'ils avaient l'éternité pour eux ; d'autres écrivait à leurs amis éloignés de la patrie ; quelques-uns, le cœur pris d'un sentiment profond, rêvaient dans le silence à une femme adorée, perdue peut-être à jamais ; des groupes chaleureux discutaient les plus hautes questions sociales et politiques ; républicains et royalistes, si près de la mort, défendaient leurs opinions avec conscience.

Une salle supérieure, celle des Quarante-Cinq, est encore couverte de ces inscriptions en vers, en prose, en latin, en français, en espagnol, les uns royalistes, les autres républicaines, inspirées par un ardent enthousiasme ou par une sainte résignation. Elles ont été tracées à l'encre, au émyon, ou avec du sang ; le sang en vieillissant a pris une couleur de rouille ; un intérêt puissant arrête les visiteurs quand ils lisent ces sentences, gravées par ceux qui sont tous morts sur l'échafaud.

Sur une poutre, un républicain, a écrit en grosses lettres : *Vive la république démocratique et indivisible !* Au dessous, un savant, un prêtre peut-être, a mis ce beau mot de Sénèque : *Le spectacle le plus digne des regards de Dieu est l'homme de bien luttant avec l'adversité.* Un autre, animé d'un sentiment stoïque, s'écrie :

Jamais un fils respectueux
Ne murmure contre sa mère.
Tel un républicain loyal et vertueux
Sans se plaindre subit la loi la plus sévère !

Tandis qu'un jeune homme qui regretta sans doute la vie, crayonna ces vers :

Félicité passée,
Mais qui peut revenir,
Reste dans ma pensée,
Et charme-la du moins par un doux souvenir.

(A continuer.)

AGRICULTURE.

[De la Minerve.]

CULTURE DE L'ÉRABLE.

Je viens m'acquitter de la promesse que j'ai faite à ceux de vos lecteurs qui s'occupent d'agriculture et qui ont à cœur de voir surgir de nouvelles sources d'industrie au milieu de nous, de parler de la fabrication du sucre d'érable et de l'arbre précieux qui le produit. Je regarde l'érable comme le plus beau présent que la nature ait fait à ce pays. C'est presque même le seul présent important que nous devions à l'ingrate ; car tout ce que la terre nous produit d'ailleurs, c'est à un travail ardu et incessant que nous le devons. Comment se fait-il donc que nous semblions mépriser ce bienfait ; que chaque année on voie tomber sous la hache du bûcheron quelque *sucrier* ? que personne ne plante le précieux érable ? Quelqu'un rendra compte de ce phénomène ; en accusant l'imprévoyance humaine, l'ignorance, une coupable indifférence ; je crois qu'il faut plus encore mettre le tout sur le compte de la routine, cet ennemi domestique et mortel de la famille d'Adam. Si l'émigré français, anglais et irlandais, avant de quitter sa terre natale pour venir chercher une nouvelle patrie en Canada, eût cultivé ou vu cultiver l'érable sur le vieux sol de l'Europe pour en tirer la sève précieuse qui donne le sucre, il eût importé l'érable en Canada, si la nature ne l'y avait pas planté, et il eût fait l'impossible pour l'y acclimater. L'Europe ne connaissait pas le sucre d'érable, le Canada ne devait pas le connaître ! En vain un petit oiseau, au printemps, en entendant de son bec l'écorce et l'aubier de l'érable pour s'abreuver du nectar, découvrait-il aux nouveaux colons cette source de richesse, en vain le sauvage épaississait-il à leurs yeux la sève qu'il en tirait pour en faire du sirop et du sucre ; s'ils les imitèrent, leurs vœux ne s'éteindraient jamais jusqu'à penser à faire de la fabrication du sucre d'érable un objet de quelque importance, ni à l'exporter autrement que comme objet de curiosité. Lecteurs, nos pères étaient de francs routiniers, et certes leurs enfants n'ont pas dégénéré. Nous importons comme eux chaque année, des îles, la plus grande partie de notre sucre, quoi que nous l'ayons à notre porte, et j'ai honte de l'écrire, d'après le dernier recensement, je vois que nous n'avons tiré de nos érabes, en 1844, que deux millions, trois cent cinquante mille livres de sucre.

Non-seulement on a négligé la culture de l'érable, mais encore le peu d'hommes qui se sont occupés d'agriculture en ce pays et qui ont cher-

ché à faire valoir le plus ses ressources naturelles, ont généralement omis de parler de l'érable. M. Evans dans son *Traité d'Agriculture*, ouvrage d'autant plus précieux qu'il est le seul que nous possédions de la plume d'un homme qui joint à la théorie de l'art et à une longue pratique acquise en Europe la connaissance de notre climat, de nos besoins et des ressources naturelles du Canada, ne dit pas un mot du sujet qui nous occupe. L'honorable M. Morin, dans un discours lu devant l'Institut Canadien, n'en a dit qu'un mot. Il est vrai que le peu qu'il en a dit montre assez toute l'importance qu'il y attache, et je voudrais que ses paroles eussent été entendues jusqu'aux limites les plus reculées de la province. Puis-je-til avoir l'heureuse idée de traiter le sujet que j'entreprends ; outre qu'il le ferait mieux que moi, ses paroles auraient plus de poids.

Si peu de personnes ont réfléchi sur la grandeur du présent fait au Canada dans l'érable à sucre, aucune peut-être n'a encore montré par des chiffres ce que cet arbre nous promet de richesses, si nous savons les exploiter. Résistant au recensement de 1831, je trouve qu'il y avait alors près de six millions d'acres de terre occupés dans le Bas-Canada ; je crois qu'on serait loin d'exagérer si l'on en supposait sept millions cinq cent mille aujourd'hui. Je ne parle pas de l'immense étendue de terres que n'a pas encore pensé à féconder l'industrie humaine. Posons d'abord en principe que tous les sols en Canada sont propres à la culture de l'érable, excepté les savannes et les marais avant qu'on les ait égoutés. Seulement, si le sol a peu de profondeur, s'il est trop sablonneux ou trop argileux, pratiquez-y un trou de 4 à 5 pieds de diamètre et de 3 pieds de profondeur au centre, et remplissez-le, lorsque vous planterez, d'une terre que vous prendrez dans un lieu où l'érable croît ou croissait naturellement, ou encore d'une terre que vous aurez formée en mêlant ensemble, dans de justes proportions, des terres végétales, calcaires, sablonneuses et argileuses. Posons encore en principe qu'on peut planter un champ en érabes comme on le plante en pomniers, non-seulement sans nuire à la culture ordinaire et au pâturage, mais encore en les favorisant. C'est à une distance de 32 pieds l'un de l'autre qu'on conseille de planter les pomniers dans un champ cultivé. Comme l'érable croît à une hauteur de 80 pieds environ et qu'il acquiert jusqu'à 31 de diamètre, je crois qu'il ne faudrait pas en mettre plus de 36 par acre.

Pour ne pas paraître exagéré, je suppose que six millions d'acres de nos terres seulement sont propres à la culture de l'érable ; je veux d'ailleurs laisser un large terrain sur chaque ferme pour la plantation d'un verger, objet si important mais si négligé dans l'économie agricole, et pourtant facile à atteindre. Eh bien ! nos 6 millions d'acres nous donneront 216 millions d'érabes. Comme dans une *sucrierie* ordinaire, où pourtant les arbres sont généralement trop pressés, on calcule que chaque érable donne, en moyenne, trois livres de sucre, nos érabes nous donneront donc chaque année 648 millions de livres de sucre, qui, à 10 sols la livre, apporteront 324 millions de francs. En référant au même recensement de 1831, je trouve que le Bas-Canada, en 1830, produisit un peu moins de trois millions cinq cent mille minots de blé, ce qui à 6 fr. ne donne que 183 millions de francs. Je ne puis dire si la récolte de 1830 fut regardée comme bonne ou mauvaise ; ce que je crois c'est que nous n'en avons pas eu d'aussi bonne depuis (la récolte de blé de 1843 n'a été que de 945,000 minots). Mais en supposant la récolte de 1830 comme moyenne, vous voyez que votre blé ne vous rapporte pas excessivement plus de la moitié des belles et bonnes gourdes que me donne mon sucre. Cependant, jusqu'à l'apparition de la mouche hessoise, on a regardé le blé comme le principal et presque l'unique objet d'exportation que nous eussions. Vous voyez aussi que j'ai été très-moderé tant dans le nombre d'acres de terre que j'ai supposé qu'on pourrait planter en érabes, tant dans le nombre de pieds qu'on pourrait mettre par acre, tant enfin dans le nombre de livres de sucre que je fais donner en moyenne à chaque arbre, puisqu'un seul érable peut donner jusqu'à six livres de sucre. Un érable en plein champ, dont rien ne gênerait la croissance, serait susceptible de prendre des dimensions beaucoup plus considérables que généralement au milieu de la forêt. J'ai lu quelques part qu'on a recueilli en un seul jour, d'un seul arbre ainsi isolé qu'on avait entaillé en plusieurs endroits à la fois, 233 gallons de sève, dont on fit près de cinq livres d'un excellent sucre. Je vous remarquerai de plus que les 648 millions de livres de sucre que je tire de vos champs, ne nuiront nullement à la récolte de vos trois millions cinq cent mille minots de blé.

Je sais que plus d'un Benoît Laroutine, comme c'est la coutume de temps immémorial chez la gent montagnarde, va se récrier ici que « ça ne s'est jamais vu ». L'érable, dira-t-on, croît bien au milieu de la forêt où Dame Nature l'a placé, mais ce serait folie et témérité de vouloir aller planter au milieu d'un champ ce roi de nos forêts sans plus de cérémonie que si c'était un chou ou un pied de tabac. Comme dans notre siècle et celui qui l'a précédé, on a

dit et redit que tous les hommes sont égaux, je crois qu'on ne trouvera pas trop téméraire de ma part que j'ose avancer que toutes les plantes aussi sont égales. Oui, vous pouvez planter et replanter l'érable comme un chou ou un pied de tabac ; eh ! pourquoi ne pourrait-on pas transplanter l'érable né au milieu de nos forêts comme on transplante le pommier, qui est un arbre exotique ? Il suffit que l'opération soit faite par une main intelligente et en temps convenable. Il faut aussi que le sujet (l'arbre qu'on transplante) ne soit pas trop long, afin de ne pas donner trop de prise au vent, et qu'il ait des racines suffisantes. Il faut lui donner un tuteur et l'attacher. Il faut revêtir le tronc d'épines ou d'une torsade de paille trempée dans du jus de fumier, afin de le protéger contre la dent des bestiaux. Pendant sa jeunesse, il faut de temps en temps renouer la terre autour du tronc, afin de mettre les racines en contact avec l'influence atmosphérique. Il faut protéger le tronc de telle façon que les bestiaux ne puissent pas se frotter contre. J'ai vu de bonnes gens transplanter des arbres hauts de trente pieds et gros comme le poignet, presque sans racines, et cela au milieu de l'été et sans même leur donner de tuteur, puis s'étonner après cela que ces arbres ne prospèrent pas. Ne coupez aucune racine à l'arbre que vous transplantez. Nous avons en ce pays un précieux avantage, c'est de pouvoir transplanter les arbres lorsque la terre est gelée, avec la motte dans laquelle se trouvent les racines ; je crois qu'on ne fait pas assez usage de ce moyen de transplantation. Je trouve bien des inconvénients à prendre de jeunes érabes au milieu de la forêt pour les transplanter en plein champ, pour des raisons de physiologie végétale que je crois inutile de détailler ici. Il serait sans doute plus sûr d'obtenir notre plan de semis ou au moins en prenant dans la forêt de jeunes érabes, long de quelques pouces seulement, qu'on mettrait en nourrice dans le jardin en attendant qu'ils eussent atteint six à huit pieds de long. Je fis cependant planter, il y a quelques années, comme essai, une centaine de jeunes érabes, que j'avais pris dans la forêt, et, quoiqu'il y eût eu de l'écueil, ils reprirent presque tous. La terre où je les fis mettre, était malheureusement voisine d'un grand chemin, très boueux, très rempli de trous et d'ornières, de manière qu'on préférait généralement, qu'on fût à pied, à cheval ou en voiture, passer sur ma terre où l'on trouvait un chemin uni, quo de se tortiller le cou dans le chemin du roi ou de la reine. Je n'aime pas non plus les mauvais chemins, et d'ailleurs je ne pouvais me tenir là comme un terme pour empêcher de *trépasser*, comme on dit en anglais. Chacun s'empressa de faire de mes érabes, qui une canne, qui un manche de fouet, qui un gourdin pour aller soutenir l'élection d'un candidat, qui avait humblement sollicité les suffrages des libres et indépendants électeurs d'un comté voisin. Ici finit l'histoire de mes érabes. Si vous êtes cultivateur, que Dieu vous préserve du voisinage d'un grand chemin ! J'ai oui dire depuis que des cultivateurs, dans l'état de Vermont, ont planté en érabes des terrains tout à fait impropres à la culture, que ces plantations ont très bien réussi, et qu'on les exploite aujourd'hui.

Je vais vous citer un autre exemple que le mien, qui comme vous voyez, n'est pas heureux. Je l'ai cité cependant, parce que j'ai mieux pu présenter en historien fidèle qu'en faiseur d'utopies et en parleur d'améliorations en l'air. Celui-ci est en faveur de ceux qui ne voudraient pas planter. Un cultivateur intelligent exploita il y a à peu près 20 ans, le bois d'une pièce de terre de 15 arpens en superficie, et eut depuis l'heureuse idée d'en faire une *sucrierie*, en détruisant tout le bois qui y voudrait croître à l'exception de l'érable. On y compte aujourd'hui à peu près 4,000 érabes, qu'il entaille en partie depuis 3 à 4 ans. Ils sont longs de 25 à 30 pieds et ont de 8 à 10 pouces de diamètre. Je ne puis dire quelle quantité de sucre il fait, mais ce doit être déjà plusieurs mille livres. Je connais un autre cultivateur qui a commencé à se former une sucrierie en opérant à peu près de la même manière. Ceux qui ne voudraient pas planter, comme je le conseille plus haut, pourraient encore former une sucrierie par semis. Voici comment ils auraient à opérer pour cela. Après avoir préparé une pièce de terre par plusieurs labours afin de bien détruire les mauvaises herbes, et l'avoir fumée, s'il était besoin, ils sèmeraient au printemps avec du blé, de l'orge, ou autre céréale, un peu clair, de la graine d'arbres forestiers dont une bonne proportion de graine d'érable, de la même manière qu'on sème la graine de foin. Après avoir enlevé, à la fin de l'été, la récolte de céréales, il faudrait débarrasser absolument et pour toujours le terrain de l'approche des bestiaux. Vos arbres lèveront la première année, et les années subséquentes vous livrez graduellement le terrain aux érabes, en arrachant ou bûchant l'autre plant. Je ne puis vous citer aucune opération de ce genre pratiquée en ce pays ; aussi je vous conseille de n'opérer d'abord que sur une petite échelle. Cependant, je puis vous dire qu'on convertit ainsi assez souvent en Europe des pâturages situés en terres en forêt.

(A continuer.)